

LE PETIT GROUPE COMME OBJET

Nous avons de drôles de jeux. Longtemps peu répandus et réservés à quelques initiés au point qu'on pourrait croire que, fonctionnant en circuit fermé, les techniques de groupe n'avaient d'autre finalité que de former des moniteurs de techniques de groupe, ils attirent aujourd'hui une clientèle plus variée ; et surtout ce qu'ils incarnent — quoi ? on verra qu'il n'est pas facile de le définir — diffuse très largement. Ici et là, dans l'Université, dans l'Armée, en hôpital psychiatrique, entre industriels, étudiants, pédagogues, avec des médecins, des directeurs spirituels, des parents, on *fait du groupe*.

A première vue, la confusion est grande et ceci de quelque côté qu'on considère la situation : utilisateurs, idéologies, objets visés. A peine une distinction qui prétendrait clarifier, par exemple, les buts poursuivis est-elle avancée, que son caractère artificiel est aisément dénoncé : comment soutenir qu'il convient de différencier les objectifs de formation (« perfectionnement socio-personnel ») et une intention psychothérapique, alors que toute « formation » suivie, dès l'instant où elle vise plus que la transmission d'un

savoir-faire et prétend s'exercer en profondeur, est, de façon plus ou moins implicite, une psychothérapie ? Et, quand on parle de psychothérapie, veut-on dire : celle du groupe en tant que tel, ou celle des individus par le groupe ? Et si l'on parle de formation, a-t-on en vue : la maîtrise des phénomènes de groupe, l'art de devenir un bon leader, ou sans mettre en avant de visée pédagogique, ceci simplement : voir ce que ça fait à chacun, le groupe ? C'est bien parce qu'ils sont conscients de telles ambiguïtés que les spécialistes se contentent de formules à dessein de plus en plus vagues : « sensibiliser les participants aux phénomènes de groupe », qui font dire en souriant aux initiés : « on se sensibilise ».

Si l'on se reporte à l'histoire du mouvement des petits groupes, c'est aussi la diversité qui frappe : diversité des influences — Lewin, Moreno —, diversité des techniques — expérimentaliste, observation clinique —, diversité des modèles — mathématique, organiciste, psychanalytique.

Certes, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'à propos d'un objet d'études nouveau se réactive le débat, inhérent à la psychologie, des approches et des doctrines. S'y ajoute, puisqu'il s'agit de groupes, un autre débat où les positions sont prises et connues à l'avance : on dira par exemple que les petits groupes donnent l'illusion de la vie collective et qu'ils n'ont en fait pas d'autre réalité sociale que celle que leur confèrent les individus qui les composent, avec leurs déterminations propres, économiques et sociologiques ; ce serait donc au prix d'une abstraction psychologisante qu'on prétendrait différencier des processus spécifiques. « Pas du tout, répliquent les autres : c'est vous les abstraits. Qu'est-ce, effectivement, que la société,

sinon un tissu de petits groupes (famille, école, club sportif, équipe de travail, bande d'amis, etc.) qui modèlent le comportement social de l'individu et qui ont leur structure, leur dynamique propre? »

A quoi bon s'engager sur cette voie ? La discussion, toujours reprise, est au fond indifférente à son objet, simple prétexte à argumentation et à contre-argumentation. Aussi bien, depuis quelque temps, a-t-elle perdu de sa virulence. Les mêmes qui dénonçaient hier les techniques de groupe comme l'arme offensive de l'*human engineering* en font aujourd'hui le lieu d'élection d'un apprentissage à l'autogestion, à la contestation des institutions et des bureaucraties. Du camp néo-capitaliste, voici que nous passons à l'anarcho-syndicalisme... Cela encourage à mettre désormais entre parenthèses la question du sens idéologique des techniques de groupe : on peut en faire tant d'usages. Consentons d'abord à les prendre comme elles sont, dans leur confusion, dans ce qu'elles offrent d'indéterminé, d'aventureux pour ceux qui s'y intéressent et ne sont pas nécessairement les mieux placés pour connaître leurs motivations. On fait du groupe, soit, eh bien ça veut dire quoi ? Plutôt partir de là.



« Vos séances de groupe, c'est artificiel : vous êtes une dizaine, autour d'une table, à discuter sans ordre du jour, sans programme, avec un moniteur qui ne dirige rien, ne participe pas au contenu des discussions et, de temps à autre, profère qu'à ses yeux, ce qui se passe dans le groupe, c'est... » Dans les groupes mêmes, l'objection revient, inévitable : « Dans les groupes réels, à la vie, au

travail desquels je participe, je viens pour quelque chose, je connais ma tâche et mes responsabilités, celles de chacun, celle du groupe, tandis qu'ici ! Cela ne ressemble à rien, vous êtes tous bien gentils, mais je ne vous connais pas, et quand nous nous quitterons, ce sera très probablement pour toujours. Alors efforçons-nous de passer le temps agréablement et trouvons des sujets de conversation qui nous intéressent tous. »

En fait, on ne niera pas les artifices, on se demandera ce qu'ils font apparaître ; est-ce que, par leur instauration, viennent au jour des phénomènes inaperçus dans les conditions dites normales de fonctionnement des groupes ? Et, dans ce cas, s'agit-il de phénomènes induits par une situation — artefacts qui disparaîtraient en même temps que les conditions qui instituent celle-ci — ou bien sont-ils actualisés par cette situation et rendus en elle plus intenses et plus clairs que dans le réel où ils seraient masqués ? C'est bien entendu sur ce dernier postulat que s'engage un *groupe de diagnostic*¹.

L'objection d'artificialisme est d'autant moins décisive que ce qui se passe dans un groupe de diagnostic — les participants ne sont pas longs à s'en apercevoir — a une réalité, et combien pré-

1. C'est là l'équivalent français, généralement admis, du *Training group (T group)* inventé vers 1947 aux Etats-Unis par des disciples de Lewin et introduit en France vers 1955. Il faut comprendre : « entraînement au diagnostic des phénomènes de groupe à partir de leur expérience vécue ». On parle encore de groupe de base, de groupe de formation, de groupe expérientiel, de groupe-centré-sur-le-groupe... Mais peu nous importe ici. Je laisse délibérément de côté le débat entre les diverses écoles d'autant que, comme il est bien connu dans le milieu « groupiste », presque chaque moniteur a sa conception et sa technique...

sente, combien oppressante parfois ! Des émotions s'y vivent, des difficultés personnelles s'y éprouvent, des passions s'affirment souvent chez ceux qui, au départ, se sont montrés le plus sceptiques ou le plus désinvoltes, le groupe connaît l'oscillation des moments d'euphorie (comme on est bien ensemble !) et de découragement (on n'arrive à rien), on y rit, on s'y décompose, on attaque et on se protège, on cherche à convaincre, à séduire, à ne pas être manœuvré, on tente de se faire admettre, apprécier, aimer, on s'emploie à faire la preuve qu'on est un bon organisateur, qu'on a compris, ou entraîné, ou senti le groupe, qu'on a su concilier les opposants, sortir de l'impasse où chacun était engagé..., comment refuser à tout ce mouvement une réalité propre ?

Toutefois, reconnaître à ce qui se passe dans des groupes de diagnostic une pleine valeur de réalité ne doit nullement conduire à faire de tels groupes — sans passé, sans avenir, de composition hétérogène — des équivalents de groupes réels, ni même à y chercher une « expérience correctrice » de la vie en groupe. Que ce soient de tels bénéfiques qu'on en ait d'abord escomptés, c'est une étape normale. Les premières expériences de groupe ont été conduites dans une intention pédagogique manifeste : assurer une « communication » satisfaisante, des décisions qui soient contrôlées et réfléchies, des *procédures* de travail efficaces. Puis l'accent porta sur les *processus* du groupe et la nécessité, pour qu'ils fassent l'objet d'une prise de conscience et même pour qu'ils puissent s'accomplir, de créer une expérience de groupe ouverte, dans la mise entre parenthèses, non seulement de toute tâche extérieure, mais à la limite, de toute tâche, comme si la seule finalité du groupe

était de se constituer, de vivre et de mourir, et qu'il épuisait son énergie à bâtir et à franchir des obstacles. Il est frappant de voir aujourd'hui que ceux qui participent à des sessions d'expérience de groupe y viennent sans tellement se soucier de ce qu'ils pourraient y apprendre : *on va en groupe de diagnostic, cela suffit.*

Dans les représentations — et elles sont nombreuses — qu'on a pu donner des groupes, on constaterait, sans trop forcer les choses, un même changement de perspective : les « modèles » proposés se font de moins en moins génétiques et normatifs². On en essaye de toute provenance. A dire vrai, cette diversité même paraît un peu suspecte. Tous les vêtements, aux dires des confecteurs, habillent parfaitement les petits groupes. On s'adresse à la « dynamique des groupes » ou à la phénoménologie, au Rousseau du *Contrat social* ou au Sartre de la *Critique*, et ça marche toujours. Mais le lien entre l'expérience et la conceptualisation reste lâche. Comme on l'a noté, « contrairement à la psychanalyse, le groupe de formation ne s'est pas développé en association étroite avec une large élaboration théorique³ ».

Il y a bien Lewin. Mais ses conceptions, on l'a si souvent mis en évidence que nous nous dispenserons d'y revenir, tout imprégnées de pré-supposés et d'idéologie, apportent un cadre concep-

2. L'appréciation, le nombre, le type même des phases peuvent varier ; mais dès l'instant où l'on prend comme axe majeur de référence une évolution, on adopte *ipso facto* une perspective normative.

3. Robert PACÈS, « Remarques sur les groupes de base et leur rôle dans un ensemble de procédés de formation psychosociale », in *Bulletin de Psychologie*, numéro spécial sur les groupes, février 1959.

tuel tel que l'expérience en est d'emblée radicalement infléchie⁴. Ce qui conduit à une remarque plus générale : la littérature sur les petits groupes est beaucoup plus marquée d'idéologie que tout autre domaine envisagé par la psychologie. Mais on ne peut s'en tenir à ce simple constat. En réalité, le savoir y fait fonction d'écran : c'est *pour ne pas voir* ce que le groupe fait advenir comme significations qu'on le décrit par exemple comme un organisme, postulant par là une loi du développement, des normes, des conditions optima d'équilibre. Aux raisons de méthode, à savoir la difficulté particulière qu'il y a à étudier les petits groupes, s'ajoute alors une réaction de défense : l'existence en groupe déclenche un certain nombre d'émotions et d'attitudes que les divers modèles théoriques ont pour fonction de masquer. C'est justement à mes yeux l'apport de ce groupe incontestablement « artificiel » qu'est le groupe de diagnostic — si l'on n'y cherche pas seulement de quoi confirmer ce que l'on sait — que d'indiquer à quoi vient répondre dans la vie d'un groupe la constitution de tel ou tel modèle de son fonctionnement.

4. On peut se demander dans quelle mesure Lewin, qui émigra de l'Allemagne nazie aux États-Unis, n'a pas, par sa psychologie dynamique des relations humaines et sa théorie du champ social comme interdépendance, cherché avant tout à répondre à la question : comment un « père » aussi aberrant que Hitler est-il possible ? L'idée, qu'on peut tirer des conceptions de Lewin, selon laquelle un groupe ne fonctionnera de façon satisfaisante et efficace qu'une fois dépassée la relation de dépendance et conquise sa propre autorité, conduit pourtant non à tuer le père, mais à le supprimer comme *instance*, à l'enkyster dans le groupe perçu comme totalité, comme « bonne forme ». La psychologie de groupe est-elle venue conjurer la « peste » freudienne ? Les ruses de la Raison...



Quand on a fait appel à la psychanalyse, en psychologie des groupes, c'était trop souvent dans l'intention d'opérer un rapprochement tout extérieur : on cherchait notamment à retrouver à l'œuvre, au niveau du groupe, des instances de la personnalité — moi, surmoi, idéal du moi — dégagées par la seconde topique freudienne.

Mais on a rarement envisagé une approche plus radicale ; ce fut pourtant celle de Freud quand il posait la question, bien avant que le nazisme y eût répondu, de ce qui, de l'inconscient, vient s'actualiser dans les groupes. Il s'agit, dans *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, moins d'analyser les phénomènes de groupe (puisque Freud prend appui, sans méconnaître leur insuffisance, sur les considérations hâtives de G. Le Bon sur les foules) que de déterminer la *fonction que le groupe en tant que tel vient supporter dans la structure de la psyché*. On sait que Freud fait intervenir, dans le processus de constitution du groupe humain, les notions d'identification et d'idéal du moi mais s'est-on montré assez attentif à la manière dont il les articule l'une à l'autre ? « Un certain nombre d'individus ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi, à la suite de quoi ils se sont identifiés l'un à l'autre dans leur moi⁵. » Ce qui rendrait donc possible l'identification réciproque ne serait pas une identification première que chacun des membres du groupe ferait au leader mais un processus différent, presque opposé à l'identification, par lequel chaque sujet met à la

5. G. W. XIII, p. 144.

place d'une instance de sa personnalité, à savoir de son propre *idéal du moi*, un objet : le leader, ou un « trait unique » de celui-ci. L'idéal collectif tire en fait son efficacité d'une convergence des « idéal du moi » individuels sur cet objet.

C'est aussi dans une perspective proprement psychanalytique que se situent les recherches de W. R. Bion⁶. Elles présentent par rapport aux vues de Freud l'avantage de s'être dégagées à partir d'expériences précises conduites par l'auteur et l'originalité de faire intervenir dans leur conceptualisation des notions, mises en avant par Melanie Klein, qui font référence à la psychose, ou au fond psychotique sur quoi se constituerait le sujet humain.

Éliminons d'abord une objection : les groupes dirigés ou observés par Bion — pour la plupart groupes thérapeutiques, ou apparentés, de névrosés ou inadaptés graves — sont trop particuliers pour qu'on puisse en tirer quelques conclusions de portée générale sur la dynamique des groupes. Même si elle n'est pas discutée ni formulée par l'auteur, l'objection trouve une réponse chez lui. Bion n'ignore pas que ce qu'il nomme « groupes de base » — groupes où la tâche semble absente ou du moins doit sans cesse se définir dans l'actualité de la vie du groupe (pas d'ordre du jour, aucune consigne à suivre, c'est l'heure de la *séance*, voilà tout) — n'ont, au premier regard, pas grand-chose en commun avec les « groupes de travail » qui trouvent leur raison d'être dans l'accomplissement d'une tâche et fonctionnent selon des

6. *Experiences in groups*, Tavistock publications, Londres, 1961. Trad. fr. aux P.U.F., 1965, sous le titre : *Recherches sur les petits groupes*.

règles fixées et une distribution déterminée des rôles. Mais on ne valorisera pas une telle distinction, obstinément mise en avant dans les moments de *crise* des groupes de diagnostic (et dans ces moments-là seulement). D'abord, pour peu qu'on considère d'autres réunions que celles de routine, d'autres groupes que ceux strictement définis par des règles de fonctionnement, la distinction s'efface : dans les groupes en train de naître ou qui ont pour ressort une volonté commune, des motivations ou des intérêts partagés, la tâche et même le seul fait de se rassembler sont au fond choix du groupe et non contrainte subie passivement. Et puis, on peut toujours déceler, même dans un groupe de travail stable, spécialisé et soucieux des exigences de la réalité, une vie émotionnelle déterminée par ce que Bion nomme les hypothèses de base (*basic assumptions*). Celles-ci sont seulement plus efficaces dans les groupes perturbés.

Il faut entendre littéralement l'expression d'hypothèses de base : ce sont des schèmes sous-jacents qui organisent (au sens où l'on parle d'*organismes* en embryologie) le comportement d'un groupe et, par exemple, orientent le choix sur tel type de leader. Bion en dégage trois : la *dépendance* envers un leader divinisé, qui « nourrit et protège le groupe, est source de toute valeur et objet d'un culte, induit des sentiments de dépression et de culpabilité ; le *couplage* (*pairing*) : une attention pleine d'espoir se porte sur les liens de sympathie qui sont en train de s'établir sous les yeux du groupe, entre deux de ses membres ; c'est là comme la promesse à jamais non tenue — à rapprocher du messianisme — que

les problèmes actuels trouveront leur solution⁷ ; enfin alternance d'*attaque* et de *fuite* (*fight-flight*) : le groupe, pour maintenir son existence, agit comme s'il lui était nécessaire à la fois de fuir et d'attaquer quelque chose ou quelqu'un.

Ce choix risque de paraître étrange à celui qui ne fréquente que des groupes dits « naturels » (il lui paraîtra déjà moins étrange dès qu'il envisagera des groupes en crise ouverte ; or, rappelons-le, le groupe de diagnostic, c'est même là son principe, institue la crise ouverte en permanence). Cela dit, l'idée d'hypothèse de base peut dérouter même celui qui a participé à plusieurs expériences de groupe. Pour la comprendre, il faut, je crois, aller plus au centre de l'intuition de Bion et maintenir sa thèse dans son tranchant. Sur quoi se fonde-t-il pour affirmer que « l'adulte aux prises avec la complexité de la vie en groupe a recours,

7. Comme c'est sans doute là l'*hypothèse de base* qui risque d'être la moins évocatrice pour le lecteur, je me permets de citer le passage du livre de Bion qui en donne la description la plus claire : « Cette atmosphère d'attente pleine d'espoir s'exprime dans des réflexions de ce type : le mariage pourrait mettre fin aux difficultés névrotiques ; la thérapie de groupe révolutionnera la société quand elle se sera suffisamment répandue ; la saison prochaine — que ce soit le printemps, l'été, l'automne ou l'hiver — sera plus plaisante ; une nouvelle sorte de communauté — un groupe perfectionné — devrait être constituée, etc. Autant de formulations qui détournent l'attention vers un événement supposé à venir, mais le point focal n'est pas pour l'analyste cet événement, c'est le présent immédiat, le sentiment d'espoir lui-même [...]. Pour que le sentiment d'espoir persiste, il faut que le leader du groupe soit encore à naître. C'est une personne ou une idée qui doit sauver le groupe — le sauver, en fait de la haine, de la destruction, du désespoir — et c'est bien pour cela qu'il est essentiel à l'espoir messianique de n'être pas réalisé [...] » (*op. cit.*, p. 149).

au moyen d'une régression parfois massive, à des mécanismes décrits par Melanie Klein comme caractéristiques des premiers stades de la vie mentale » ou encore « qu'aucun résultat thérapeutique ne peut être obtenu si les composantes psychotiques ne sont pas mises à nu, ceci dans quelque groupe que ce soit » ? Une prise de position aussi paradoxale peut prêter au malentendu tant qu'on n'a pas saisi ce qu'est le groupe aux yeux de Bion. Et là nous nous sentons d'emblée beaucoup plus prêts à le rejoindre.

Une affirmation, rencontrée presque au détour d'une phrase, surprend, et surprend heureusement, tant elle paraît aberrante au sein d'une littérature tout imprégnée d'organicisme candide et de groupisme zélé, où *groupe* est le maître mot, inlassablement répété, pour désigner le lieu où se concentrent toutes les préoccupations et d'où doivent venir tous les remèdes. Or Bion, spécialiste de dynamique des groupes, parle du groupe — bravant Durkheim ou Lewin — comme « agrégat d'individus » et qualifie ingénument de *fantasme* la *croissance* en l'existence d'un groupe comme réalité transcendant les individus, avec les comportements et les attitudes qu'elle engendre en chacun, fantasme capable d'entraîner, au niveau de l'individu, quelque chose comme une dépersonnalisation. Bion ne s'explique pas sur ce qu'il entend ici par fantasme mais il est trop analyste (et kleinien par surcroît) pour l'assimiler à une illusion qu'une progressive épreuve de réalité viendrait heureusement dissiper : le fantasme est bien une certaine réalité structurée, agissante, capable d'informer non seulement des images ou des rêveries mais tout le champ du comportement humain.

Or — psychosociologue ou pas — nul ne peut

tenir pour « scientifique » la définition du groupe comme agrégat d'individus : il est bien certain qu'un groupe peut être objet d'observation ou d'analyse. L'originalité de Bion serait alors de tenir les deux bouts de la chaîne : même si, dans le champ sociologique, il est bien vrai que le groupe soit une réalité spécifique, quand il fonctionne comme tel dans le champ de la psyché individuelle — modalité et croyance que toute la psychosociologie tend précisément à fortifier — il opère alors effectivement comme fantasme.

Cette dimension n'est pas toujours perceptible dans des groupes naturels mais elle saute aux yeux dans les expériences de groupe. Elle s'atteste notamment dans des sentiments et des conduites d'allure persécutive. Ceux-ci trouvent leur motif rationnel dans un décentrement de l'individu : dans tout groupe, et de façon élective dans un groupe-centré-sur-le-groupe, l'individu est effectivement engagé à se percevoir comme terme d'une relation et lieu de processus ; ce qui, traduit en subjectivité, suscite une conscience d'être manipulé par des forces aussi difficiles à contrôler qu'à définir, manipulation dont c'est généralement le moniteur qui est tenu pour responsable : quitte à être des marionnettes, qu'au moins quelqu'un ait tenu les ficelles ! « Que nous veut-il ? Il nous observe, il nous teste, il se sert de nous, nous sommes ses cobayes, ses figurants, ses officiants, c'est un grand manitou. » Bion dirait que le groupe fonctionne alors selon l'hypothèse de base de dépendance. Mais si l'on veut bien ne pas adopter de perspective normative (du type génétique ou lewinien) et surtout ne pas assimiler la situation et le sentiment de dépendance à ses expressions les plus manifestes, à savoir l'alternance de révolte et

de soumission à l'endroit d'une figure d'autorité, on admettra que la dépendance reste présente d'un bout à l'autre d'une expérience de groupe. Car ce qui s'y éprouve, ce qui, pour beaucoup, s'y découvre, dans cette exacerbation des sentiments du groupe qu'induit le groupe de diagnostic, c'est l'idée immuable, insistante, sans cesse vérifiée, comme on « vérifie » la présence d'un mur auquel on se heurte, que la situation en groupe pose à chacun des individus qui y participent des problèmes qu'il lui est rigoureusement impossible de résoudre seul. Bion note justement qu'un groupe « semble éprouver la monotonie comme un moindre mal, plus facile à supporter que l'effort à faire pour y mettre fin ». C'est là en effet quelque chose de sensible à tout nouveau venu dans un groupe de diagnostic : « Comment une dizaine d'individus apparemment pas plus bêtes que d'autres peuvent-ils échanger pendant des heures des propos dénués d'intérêt à leurs propres yeux ? » Mais que ce nouveau venu, d'observateur, se fasse participant et le voici à son tour empêtré, échouant à tirer le groupe de la torpeur ou de l'instabilité : il fait la douloureuse épreuve de l'impuissance et de l'aboulie collectives. Toute initiative vient s'enkyster dans un *espace de groupe* qui se dérobe à la prise. Commence alors à se vivre la contradiction inhérente au groupe, qui fait naître, aussi vigoureusement qu'il le déçoit, le désir d'une action où tous également pourraient se reconnaître.

Qu'on se réfère aux jugements portés d'une manière générale sur les groupes humains, on les verra osciller et se maintenir dans la limite d'un couple d'opposition qu'on peut définir ainsi : *Huis clos* ou *La belle équipe*. Toujours reprise, cette opposition sommaire n'est pas assimilable à toute

alternance de jugements, positifs et négatifs, que suscite un objet quelconque : elle est révélatrice de la nature même de la relation de chacun au groupe et de ce qui, en chacun, est « groupalité ». Écoutez les propos de participants à un *Séminaire de psychosociologie*, donc professionnellement intéressés par les problèmes des groupes et plus enclins que d'autres à valoriser l'activité de groupe⁸. On est frappé par plus d'un trait : d'emblée tout groupe est placé sous le signe d'une nécessité de fait (« les gens sont forcés de vivre ensemble ») ; l'opposition entre les groupes institutionnels, décrits comme contraignants, rigides, et les groupes d'amis (opposition qui cherche sa résolution dans l'exaltation de l'« équipe de travail ») fait toujours référence à une *image* de groupe : les qualités requises pour qu'il y ait *bon* groupe concernent son être, non son pouvoir d'initiative ou d'action : on s'y sentirait bien, solidaire, libre. Il est significatif aussi que, malgré les mises en garde insistantes des organisateurs (« vous n'allez pas apprendre ici des recettes », etc.), le désir d'agir sur autrui reste pour la plupart prévalent (« ça m'amuse de faire prendre aux gens une décision dont ils croient qu'elle vient d'eux alors qu'en réalité je la leur inspire »), exprimant cette vérité de la vie de groupe qu'en un sens tout y est manœuvres et contre-manœuvres. Enfin, il est remarquable que le bénéfice escompté de la formation soit, quant aux *autres*, de les modifier dans leur *comportement* effectif, mais se limite quant à *soi* à l'*image* erronée, péjorative que les autres sont censés avoir de vous (« je me suis aperçu que mes attitudes étaient

8. Cf. *Evolution des résultats de la formation appliquée au personnel d'encadrement*, publication de l'A.F.A.P., 1961.

mal interprétées, qu'on me trouvait cassant alors qu'en réalité je suis », etc.). Tout se passe comme si, malgré qu'on en ait, l'expérience de groupe activait le désir de manipuler pour ne pas être manipulé.

De telles constatations, les aperçus de Bion permettraient de comprendre qu'elles trouvent leur racine dans la nature même de notre lien au groupe. Un groupe, quand c'est présent — et toutes les techniques de groupe sont là pour en rendre la présence lourdement insistante — quels espoirs, quelles craintes cela suscite-t-il donc ? Quand on parle groupe, on s'en tient le plus souvent aux évidences contraires — c'est affaire pour chacun de tempérament, d'heure, de philosophie — dénonçant le maléfice de la vie à plusieurs ou exaltant les joies de l'activité collective. Contradiction dialectique féconde ou clivage irréductible, que susciterait le « fantasme » de groupe, entre bon et mauvais objet (pour reprendre les termes kleinien) ? Alternativement, et sans que jamais une heureuse synthèse puisse s'accomplir, le groupe, ou le leader qui l'incarne, serait *bon objet*, qu'il faut préserver à tout prix, au prix de l'ennui, de l'apathie, des inhibitions, comme si l'individu était disposé à renoncer à tous ses intérêts pour que l'intégrité du groupe et finalement la sienne propre, ne soit pas menacée, *mauvais objet* persécuteur, qui détruit l'individu, force hostile qui le ruine, précipite sa solitude, suscite une angoisse mortelle : s'il est hors des limites du groupe la question de ses propres limites devient en effet problématique pour le sujet lui-même.

Le groupe est porteur d'effets imaginaires d'autant plus lointains qu'il se modèle sur des structures antérieurement acquises : celle d'une psyché

comme totalité, celle du corps comme enveloppe, pure limite entre le dehors et le dedans, la seconde étant constituée comme métaphore de la première. C'est bien pourquoi l'expérience de groupe, comme l'a dégagé Bion, réactive des anxiétés très « primitives », induit des sentiments de persécution, d'intrusion, de morcellement.

A mettre l'accent sur le jeu et la hiérarchie des défenses et, comme certains s'y emploient, à dénoncer dans telle expression supposée d'angoisse une défense contre une angoisse plus « profonde », on décrit, on reconstruit des *effets* de groupe, sans jamais s'interroger sur ce qui les détermine, sur la forme imaginaire qui en suscite le déploiement. Il ne suffit pas de déceler les processus inconscients qui opèrent au sein du groupe, quelle que soit l'ingéniosité dont on sache alors faire preuve : tant qu'on place hors du champ de l'analyse l'image même du groupe, avec les fantasmes et les valeurs qu'elle porte, on élude en fait toute question sur la fonction inconsciente du groupe.

Récemment, un psychosociologue, traitant de « la vie affective des groupes », soutenait qu'à ses yeux, et à la différence de Bion, l'expérience la plus profonde du groupe était celle d'un *lien positif*, que celle-ci survenait au moment où les participants découvrent ce qu'il y a d'irréductible dans leurs différences et d'illusoire dans l'idée d'une communication sans faille⁹. Une telle expérience ne devrait pas être confondue avec « les manifestations parfois bruyantes d'esprit de groupe » (désir proclamé de se dévouer, de se sacrifier

9. Max PACÈS, in *Bulletin de psychologie*, XVI, n° 6-7, 1963.

pour le groupe, etc.). J'en suis bien d'accord. Mais, si lien positif il y a, je n'y vois pas, comme l'affirme cet auteur, un lien de *coopération*. Ce serait bien plutôt un lien d'*appropriation* du groupe par lui-même¹⁰ : chacun renonce à être soi, mais, le groupe, on se le garde ! Il est frappant à cet égard, de voir comment, dans un groupe de diagnostic, une fois pratiquement démontrée l'impossibilité de toutes les tentatives de *leadership*, quel qu'en soit le style, le moment vient où l'affirmation la plus discrète de soi est ressentie par autrui comme arbitraire et dangereuse. A ce moment-là le *groupe* est né, mais dans l'échec de la coopération et de toute forme d'organisation, il vit, si l'on veut, mais au sens où l'entendait Bichat, comme ensemble de forces qui résistent à la mort. Comme l'hiver, il rentre dans son être. Groupe *restreint*, dit-on ; ce nom, en effet, est bien le sien.

Il se pourrait que le psychosociologue qui parle *groupes* et, de ce seul fait, si éloigné qu'il se veuille de toute idéologie, valorise l'image de groupe, soit pris, lui aussi, dans une telle fiction incarnée ; peut-être est-il enveloppé *dedans*, quand il se croit *dehors*, observateur lucide, expert en diagnostics, et s'érige, sans qu'il soit besoin de le pousser trop, en médecin de nos plaies !

10. Cf. ce mot d'un participant cité par Max PAGÈS :
« Nous nous nourrissons les uns les autres. »